

Étienne Daho : une prise de contact concluante

SYLVAIN CORMIER
LE DEVOIR

L'anticipation, hier soir au Spectrum, quelques minutes avant qu'Étienne Daho affronte pour la toute première fois un public québécois qui l'attendait depuis onze ans, était mêlée d'une bonne dose de curiosité et d'un soupçon d'inquiétude.

Daho sur scène, ce n'était pas que l'inconnu, mais le risque d'une déception dont le potentiel n'échappait qu'aux fans les plus résolus. Daho sur scène? Plus que pour d'autres, la question se posait et se justifiait. Bête de vidéoclips et de studio, Gaulois au charme certain et aux déhanchements étudiés et souples, on le savait doté d'une voix exceptionnellement chaleureuse et envoûtante mais que l'on supposait plutôt fragile et instable hors de son cocon. On me sussurait même qu'il avait carrément faussé lors de son récent passage à l'émission Métropolis...

De sa musique, surtout depuis que Daho s'est acoquiné à l'excellente (et irrésistiblement androgyne) Edith Fambuena, guitariste des Valentins, et qu'il a été chercher à New York la nourriture soul, gospel et Motown dont ses rengaines dance-pop auparavant quelque peu fluettes avait besoin pour atteindre un poids souhaitable, on attendait le meilleur, et l'on aurait été bien surpris de ne pas l'obtenir. Du bel Étienne, on se contentait de l'espérer.

O joie, ô félicité, on a eu les deux. Fort habilement, en toute connaissance de cause — il s'est présenté lui-même comme celui qui, «tant bien que mal, essaie d'assurer le chant» —, Daho a évité tous les écueils. Oui, sa voix était mince, mais il n'aurait pas les notes jusqu'à les plonger dans le gouffre de l'incertitude, préférant le plus souvent parler ses textes que les chanter vraiment. Sa voix devenait un instrument parmi les autres, jamais vraiment noyée dans l'ensemble, mais jamais résolument à l'avant-plan.

Il faut dire que l'avant-plan était déjà saturé, passablement réquisitionné par les guitares rythmiques

d'Edith Fambuena et Xavier Geronimi, qui conféraient à tout le répertoire de Daho l'aura sonore des groupes britanniques. Les vieux tubes de l'époque techno-pop, de *Paris, Le Flore* à *Épaule Tattoo*, en étaient méconnaissables, dépouillées de leurs artifices mécaniques et rhabillées de riffs puissamment et inlassablement répétés. *Paris, Le Flore*, particulièrement renforcée, se métamorphosait en un funk furieux qui menait directement au confluent de James Brown et Prince. Quant à *Tombé pour la France*, son succès monstre de 1985, il frappait si dur — le batteur Steven Irvine avait le coup de caisse claire assassin — qu'il ravalait le hard-rock façon Niagara au rang de métal en feuille. En vérité, la version Daho de *Mon manège à moi* aurait rendu Piaf sourde.

Peut-être encore plus en spectacle que sur disque, on se rendait à l'évidence qu'Étienne Daho, dans le paysage actuel de la chanson pop française, est un cas d'espèce. Avec Niagara, Lio et peut-être bien Nicola Sirkis (l'ancien chanteur d'Indochine), il est l'un des rares à ne s'être abreuvé ni à la tradition de la chanson française, comme Bruel ou Julien Clerc, ni aux racines du rock américain comme Bashung, Jean-Patrick Capdevielle et les grands anciens Hallyday, Eddy Mitchell et Dick Rivers. Daho, visiblement, comme Ronnie Bird dans les années 60, a surtout été à l'écoute des groupes anglais, d'hier à aujourd'hui, au soul-pop de Détroit, en plus de se passionner pour le rock minimaliste et cool new-yorkais du Velvet Underground. C'est pour ça que ses mélodies, hier soir, s'infiltraient dans les musiques et s'y lovaient comme nulles autres en provenance du vieux pays.

De plus, ce qui ne gâchait rien, il semblait ravi d'être au Spectrum et de constater que ses fans locaux connaissaient ses chansons les plus obscures (*Il ne dira pas, Quelqu'un qui m'resemble*). Et les fans, eux, n'en revenaient pas de voir que leur Étienne bougeait encore mieux en personne que dans les clips. Donnant donnant, la prise de contact a été concluante.